



Le jeune homme la prit dans ses bras. . — Page 366.

et quand elle s'était retirée dans la chambre la plus éloignée de la chambre du jardin.

C'était la chambre que sa mère avait habitée. Elle devint un peu embarrassée ici quand on lui demanda ce qu'elle avait fait entre cette heure — un peu plus de onze heures — et la découverte du meurtre. Elle dit qu'elle pensait qu'elle était restée assise peut-être pendant plusieurs heures en songeant à ses chagrins, et qu'elle n'avait pas en ce moment conscience de la fuite du temps.

Elle raconta bientôt comment, dans un violent accès de désespoir, elle avait pensé aux vieux rasoirs de son père qui étaient dans cette chambre à portée de ses mains, et elle se rappela qu'elle avait songé que, si elle se faisait une profonde entaille à la gorge, cela terminerait tous ses chagrins dans ce monde. Mais la vue de l'acier sanguinaire, et la pensée qu'un tel acte serait un grand péché, avaient changé son projet aussitôt qu'elle l'avait conçu, et elle avait remis le rasoir dans l'étui avec une grande terreur et un sincère remords.

Puis, après quelques questions et avec beaucoup de sang-froid, elle raconta l'autre dessein, presque aussi désespéré que le premier qui lui était venu à l'esprit, et comment elle avait résolu de s'en rapporter à Georges Duke, de le supplier de la quitter et de la laisser finir ses jours en paix; comment, pressée de savoir le sort de cette dernière espérance, elle était allée directement à sa chambre, et que là elle l'avait trouvé gisant sur son lit.

Quand le juge lui demanda si elle s'était approchée du lit pour se convaincre que le capitaine était réellement assassiné, elle répondit négativement, mais elle ajouta qu'elle avait vu l'horrible blessure de sa gorge; que le sang coulait de la blessure ouverte, et qu'elle savait qu'il était mort.

Elle parlait lentement, hésitant quelquefois un peu, mais elle n'était jamais embarrassée ni confuse, quoique la plume du greffier suivît chaque

mot qu'elle disait aussi inexorablement que s'il était un ange qui enregistrerait l'histoire de ses péchés.

Un silence semblable à celui de la mort avait régné dans la salle pendant qu'elle racontait son histoire, interrompue seulement par le grattement de la plume du greffier et par le bruit du balancier de la pendule.

— Je ne vous ferai qu'une autre question, madame Duke, dit Montague Bowers, et je vous prierai, pour votre propre considération, d'être prudente en y répondant. Connaissez-vous quelqu'un qui entretint un sentiment de haine contre votre mari?

Elle aurait pu dire qu'elle ne savait rien des habitudes et qu'elle ne connaissait aucun des compagnons de son mari, qu'il aurait pu avoir une douzaine d'ennemis dont elle n'eût jamais entendu prononcer les noms; mais elle avait l'esprit trop franc pour agir ainsi, et elle fit la réponse la plus simple à cette question.

— Non, je ne connais personne.

— Pensez-y encore, madame Duke, c'est une terrible affaire pour vous, et je ne voudrais pas pour tout au monde vous faire vous hâter. Connaissez-vous quelqu'un qui avait un motif pour vouloir la mort de votre mari?

— Non, personne! répondit Millicent.

— Pardon! monsieur Bowers, interposa Darrell, mais ma cousine oublie de vous dire que, pour n'en rien dire de mal, le capitaine du *Vautour* n'était qu'un individu mystérieux. Il n'aurait jamais été admis dans notre famille, si mon pauvre oncle n'en avait eu la fantaisie, et au moment du mariage de sa fille il était à peine responsable de ses actes les plus simples.

Personne à Compton ne connaissait ce que Georges Duke était, ni d'où il venait, et personne que le feu châtelain ne croyait qu'il était ce qu'il disait être, c'est-à-dire un capitaine de la marine de Sa Majesté. Il y a six ans, je me chargeai de découvrir la vérité, et j'ai découvert qu'à l'Amirauté on ne savait rien sur le compte

de la personne qui se faisait appeler le capitaine Georges Duke. Ni ma cousine, ni ses parents ne connaissaient rien de sa vie passée. Ma cousine Millicent n'est donc pas en position de répondre à votre question.

— Pouvez-vous y répondre, vous, monsieur Markham?

— Pas plus que ne le peut madame Duke!

— J'en suis fâché, dit M. Bowers sérieusement, j'en suis très-fâché, car dans cet état de choses, mon devoir ne me laisse qu'un parti à prendre: je serai obligé de faire incarcérer Millicent Duke dans la prison de Carlisle, sous l'accusation de meurtre prémédité sur la personne de son mari.

Au moment où le juge dit ces mots on entendit dans la salle un cri perçant, mais il sortait des lèvres de Sarah Pecker et non de celles de l'accusée.

Millicent était aussi calme que si elle eût été seulement un des témoins du procès; elle consola sa vieille amie et la supplia de ne pas tant se livrer à la tristesse, car la Providence arrangerait tout, quand cela lui plairait.

Mais Sarah n'était pas si facile à consoler.

— Non, mademoiselle Millicent, non, dit-elle, avant aujourd'hui, la Providence a souffert qu'on pende des innocentes, et que Dieu nous pardonne d'avoir pensé si peu à elles. Que Dieu nous pardonne d'avoir pensé si peu à ces pauvres et innocentes créatures, qui sont mortes d'une mort honteuse! Oh! monsieur Darrell! s'écria Sarah avec une énergie soudaine. Parlez, parlez, monsieur Darrell; mon cher Samuel Pecker, parle et dis à Son Honneur que de toutes les créatures innocentes dans ce monde la fille de mon ancien maître est la plus innocente; que de tous les cœurs tendres et compatissants que le bon Dieu a jamais faits, le sien est le plus tendre. Dis-lui que, depuis sa naissance jusqu'à ce jour, sa main ne s'est jamais levée pour faire du mal à l'animal le plus insignifiant; beaucoup moins alors serait-elle portée